À défaut de nous y résigner, il nous faut bien consentir à l'évidence : cette époque est celle de la contre-révolution. Nombre d'entre nous n'ont d'ailleurs connu qu'elle. Et c'est de là que nous partons. Si ce constat s'accommode toujours si bien du cynisme de nos contemporains, nous voyons au sein de ce monde les étincelles qui restent à reprendre, la situation qu'il nous faut récapituler. Ce qui nous intéresse dans l'Histoire, dans *cette* Histoire qui est la nôtre, c'est tout ce qui en elle n'est pas advenu. C'est parce que la contre-révolution bat son plein que la question révolutionnaire est d'autant plus cruciale, d'autant plus décisive. Et c'est précisément parce que le mouvement révolutionnaire a perdu, ou du moins s'est abîmé, qu'il nous faut recommencer et tout repenser.

Si sa perspective minimale était de mettre un terme aux centrales et au monde qui les rend possibles, nous pouvons dire que le mouvement anti-nucléaire de ces trente dernières années a échoué. Pourtant, il y eut de ces moments qui sentaient la victoire : Plogoff, le C.A.R.L.O.S., les cocktails molotov et les nuits bleues. La puissance qui s'exprimait là, nous en héritons aussi, il nous reste maintenant à la comprendre.

Nous voulons en finir définitivement avec ce monde, ce ne peut être qu'un programme minimal. Au sein de la guerre qui nous est faite, nous ne voyons pas d'autre parti à prendre. Lutter contre le nucléaire s'y inscrit de fait. Mais comme le disait Kafka, ce n'est pas la vérité qui vaincra ce monde de mensonges, mais un monde de vérités, de vérités en acte. C'est pour cela qu'il nous faut renverser l'idée selon laquelle une lutte contre le nucléaire augurerait d'une situation insurrectionnelle. Un Capital écolo, éthique, et à vélo semble trop probable pour nous amuser. Il n'y a qu'à constater l'avancée du négrisme ces dernières années pour s'en assurer. Nous pensons donc que seule une force révolutionnaire matérielle, une force révolutionnaire triomphante, pourra en finir avec le nucléaire et son monde. Notre affaire aujourd'hui ne peut donc être autre que la constitution d'une telle force.

Finir l'apathie – Vivre le communisme

Nous ne pouvons plus nous contenter de *critiquer*, nous n'avons que trop bien vu où menait la *critique sociale*. Scribouillards de l'EDN ou sociologues, c'est finalement le même destin, la même impuissance. Il n'y a pas à critiquer les désirs contemporains au nom d'on ne sait quelle « vie authentique » à l'arrière-goût tellement moral. Il y a à faire exister des désirs, des idées et des formes de bonheur plus intenses et vivants afin qu'ils balaient ceux auxquels on nous a attachés. Ce qui nous importe aujourd'hui, c'est moins de gloser sur la manière dont le nucléaire affecte nos vies que l'élaboration d'existences qui lui sont inconciliables. Ceci n'est pas une ruse dialectique, mais la sortie du ressentiment négatif. Ce que nous opposons à la critique, c'est le danger, c'est à dire une certaine manière de mettre nos vies en jeu, de lier les affects, la pensée et les actes. Pour cela, nous constituons une constellation de lieux où vivre, conspirer et lutter, afin que plus jamais nous ne soyons pris dans la fausse contradiction entre la nécessité de déserter le monde du Capital et celle de lui livrer la guerre.

Face à un ennemi, il ne sert à rien d'avoir raison mais d'être plus fort ou plus rusé

S'il semble évident pour beaucoup qu'une question comme celle du nucléaire démontre à chaque moment qu'il n'y a pas à se faire l'interlocuteur de l'État, lui opposer une *raison* démocratie implique toujours de conjurer ce qu'il y a d'irréductible en nous. La démocratie, même directe, c'est toujours cette vieille arnaque de la raison, de l'argumentation. Comme si la sphère du discours allait *résoudre les problèmes*. S'il est un exemple de la *guerre civile mondiale*, de la paix armée, c'est bien le nucléaire. C'est justement parce que c'est de cette guerre que nous participons, de cette guerre entre ce qui renforce la domination et le chaos de tout ce qui lui échappe, de tout ce qui s'organise pour la défier, que le temps des explications, de l'individu raisonné et du consensus est terminé. Des existences politiques ne prétendent pas à la paix, mais assument les différences

éthiques, les font jouer jusqu'à la conflictualité. Le communisme n'est pas un humanisme. Nous ne visons pas à nous poser en tant que mauvaise conscience de l'État en lui reprochant son caractère criminel, injuste ou irrationnel – cela revient toujours en dernière instance à parler son langage -, mais à nous donner les moyens de lui répondre pied à pied, coup pour coup.

Le spectacle a voulu nous rendre invisibles, à nous de savoir le rester.

Tout recommencer, tout repenser, partir de là où nous sommes, c'est à dire se poser stratégiquement la question de ce que nous pouvons entreprendre, de nos possibilités réelles. Le militantisme, comme l'activisme, nous n'avons que trop bien vu où cela nous menait. Accroître notre capacité de nuisance implique de penser la situation qui nous est donnée, encore une fois, stratégiquement. Le propre de la société du spectacle est d'avoir monopolisé la visibilité de ce qui est. Ce qui apparaît est vrai, ce qui est vrai apparaît. Tout ce qui s'oppose un tant soit peu sérieusement à elle est systématiquement repoussé dans l'invisibilité. L'erreur gauchisante élémentaire tend à vouloir forcer une percée du négatif au cœur du spectacle. Il n'y a qu'à constater comment les situationnistes sont devenus le spectacle du négatif pour voir l'erreur stratégique que cela constitue. Cette percée, c'est au sein du réel que nous voulons l'ouvrir. Il est question ici de faire de l'invisibilité notre force. De sabotages clandestins en émeutes anonymes, propager les actes dont la puissance n'a plus besoin de nom. Lorsque les coups portés se multiplient et s'éparpillent *réellement* à la surface d'un monde qui fait tout pour qu'on ne les voit pas, c'est un double mensonge qui surgit. Le réel n'est plus le spectacle, le spectacle n'est plus le réel. L'écart qui se creuse entre ce qui est réellement vécu et sa représentation devient intenable. Le monde du mensonge se fissure. L'invisibilité n'est plus notre défaite mais la condition d'une victoire.

S'organiser – Conspirer

Malgré ce que les staliniens peuvent dire, le mouvement révolutionnaire n'a pas été défait à cause de son manque d'unité mais à cause du manque de jeu entre les différentes positions qui s'exprimaient en son sein. Ce qu'il y a à attendre d'une coordination anti-nucléaire ce n'est pas le gel des positions de chacun au profit d'un consensus pratique et faible. À l'idée de coordination, qui implique toujours de laisser beaucoup trop de choses à sa porte, nous substituons la nécessité de conspirer. La démocratie, même directe, sous-tend toujours une certaine volonté de gestion, une certaine idée de l'équivalence d'individus réunis en tant que préalablement séparés. La finalité de notre entreprise ne peut pas être de *représenter* une position mais de la porter, en accroissant sa puissance. Nous ne voyons pas d'autre aventure à hauteur de vie que le ravage du vieux monde.

F. M. et A. K.